



# LE GRAND ÉCHO

du Nord et du Pas-de-Calais

ABONNEMENTS	
Paris et Lille	1 an 20.00
— 6 mois	12.00
— 3 mois	6.00
Provinces	1 an 22.00
— 6 mois	12.00
— 3 mois	6.00

## Chronique

de la Semaine

### PÈLERINAGES au pays de Weppes

En Flandre française, aux marches de Belgique, quelque part, là-bas, non loin de La Bassée, c'est un minuscule village de fermiers, de planteurs de tabac et d'ouvriers agricoles : Wicres. Je l'évoque tel qu'il était en août 1914. Dissimulé dans l'ombre balancée des hauts peupliers, des ormes moussus et des saules argentés, il dessine un îlot de fraîcheur et d'intimité au large de la plaine unie couleur de perdreau et de lièvre.

Une douzaine de censes un peu à l'écart de la route départementale, autant de maisons de briques neuves, à étage et à mansardes, et qu'on devine aisées et spacieuses, trente ou quarante logis bas de pauvres gens s'éparpillent au bord du chemin vicinal liseré de petits fossés ou croissent cressons et potentilles. L'une assise à droite, l'autre à gauche, les fermes avec leurs granges, leurs étables, leurs appentis, les habitations bourgeoises avec leur perron, les demeures ouvrières au seuil plat, semblent faire la sieste derrière d'infranchissables haies vives qui enclosent de menus courtils ou de vastes pâtures. Des pommiers ronds, bien alignés, dans les prairies grasses, couchent à leur pied une ombre violette et géométrique.

Çà et là, une éclaircie, vers les champs : des jardins potagers découpent des carrés de légumes parmi les allées de buis et les plates-bandes fleuries. La flore paysanne déborde en parterre de-

vant quelques façades parées de tournesols, de roses trémières ou de capucines, escalade les murailles, grimpe et s'enroule autour des chéneaux, enguirlande les grilles rustiques.

Et voici la mairie-école, de construction récente et d'architecture pompeuse ; le presbytère, massif et carré, au centre d'une pelouse, des espaliers savamment dirigés à ses pignons. De son fâche ardoisé, surmonté d'une niche, une grande Vierge en plâtre ouvre les bras en un geste d'accueil. L'église est toute proche. Étroite, tassée, agrippée, dirait-on, au sol du cimetière, elle tend au ciel un clocher effilé de couvent où le coq de bronze juché sur la croix paraît se hausser tant qu'il peut. Alentour des champs, des champs encore et encore, sans une ondulation, sans le moindre pli de terrain. Seuls les sentiers gris au tracé fantaisiste qui partagent les cultures et quelques groupes de meules rompent l'uniformité de la plaine étale. Au point où le ciel joint les sillons, trois ou quatre cheminées d'usines, sucreries et distilleries, élancent leurs tours minces et, au cercle d'horizon, huit clochers indiquent des hameaux dispersés.

J'ai revu ce village, à l'automne de l'an dernier, après le départ des Allemands. Oh ! dans la mélancolie du matin brumeux, le triste visage apparu meurtri et méconnaissable de ce qui avait été un hameau riant et heureux ! Comme il était autre dans le souvenir, sans ces plaies et ces blessures ! Aussi loin que portaient les regards dans la plaine, il n'y avait plus de repère, tous clochers abattus et les bourgades mortes. Les

belles drèves qui versaient leur ombre aux routes étaient tombées sous la cognée des bûcherons maudits. Le boqueteau de peupliers carolins qui, si harmonieusement, l'été, frémissait de toutes ses feuilles, n'existait plus. A sa place, un cimetière allemand alignait hiérarchiquement ses tombes : officiers, feldwebels, simples soldats. J'ai compté trois cimetières immenses sur le territoire de la commune. On ne s'était point battu ici. Mais quand, dès 1915, l'ennemi eut chassé les habitants à l'arrière, jusqu'à Genech, pêle-mêle quatre-vingts vieillards, femmes et enfants, il a bouleversé les demeures, saccagé les intérieurs, fait crouler des pans de murs, annihilé des fermes, effacé les bornages. Plus tard, l'heure de la débâcle ayant sonné, les Bavares ont parachevé la destruction, brûlé ou jeté dans les champs et les prairies à la pluie, aux intempéries, les mobiliers qu'ils n'avaient pas le temps d'emporter. Ils avaient dynamité l'humble tourelle de l'église, si bien que, parmi l'écroulement des pierres, le chœur seul, ouvert par la brèche, restait intact et que sur les trois autels les statues n'avaient pas bougé.

Par contre, au presbytère, c'était le chaos. La riche bibliothèque théologique éparpillait du grenier à la cave ses volumes dépareillés. Au bout de la pelouse, entre les pommiers et les cerisiers, un casino, partagé en cabinets particuliers, avait été construit. Un piano fracassé et des vaisselles brisées y témoignaient encore d'orgies militaires. L'agonie du curé nonagénaire avait été bercée au bruit d'une musique damnée. Car, lors de l'exode de ses ouailles, le vieux prêtre n'avait pas voulu quitter sa

paroisse. « Je préfère, avait-il déclaré, une balle dans la tête et tout de suite, plutôt que de partir. » Eu égard à son grand âge, on l'avait laissé avec sa gouvernante et quelques malheureuses femmes réquisitionnées pour noyer, chaque semaine, la vermine des officiers boches.

Pauvre vieux curé ! On m'a raconté qu'à l'aumônier bavarois, qui s'offrait à le confesser, il répondit : « Un prêtre français ou personne ! » Au commandant qui le venait voir et s'informait de son état, il ne consentit jamais qu'à répéter ces mots : « La Paix ! La Paix ! » L'autre les interprétait au meilleur sens allemand. Tel que j'ai connu le curé de Wicres, cela signifiait sûrement : « Laissez-moi tranquille ! »

Et maintenant, il repose à gauche de l'église démolie, dans le cime-

tière honteusement profané. Une vulgaire croix de bois noire marque sa tombe. Il y est écrit : « Ici git le corps de maître Adolphe Bonduel, né à Roncq, curé de Wicres pendant 45 ans, décédé le 25 avril 1916, à 97 ans et six mois ». Sur le tertre nu, j'ai déposé un chrysanthème couleur de rouille et de sang.

Un à un, dès janvier de cette année, les habitants sont revenus. Et ceux qui n'avaient plus de maison ont logé dans les trois « casinos » que les troupes ennemies avaient bâtis avec les briques et les poutres des fermes détruites. Ils ont recueilli les épaves éparées. Des décombres d'un autodafé général des literies et des meubles, ils ont ramené de pauvres choses encore utilisables : armatures et châssis de sommiers tor-

dus, ustensiles de ménage. Et ils ont recommencé à vivre au milieu des débris, consolidé les aîtres, raffermi les toitures. Ils ont été vingt, puis trente, puis soixante. Ils sont maintenant des centaines ... Ils sont des centaines qui s'efforcent avec opiniâtreté à remettre en culture maraîchère des parcelles du sol et les jardins. Ils préparent ainsi, de leur seule initiative, avec des instruments de fortune, une précieuse récolte de légumes frais et de pommes de terre qui viendra avantageusement compléter le ravitaillement. Et déjà les verdure neuves d'alentour cachent les plaies du sol et l'indigence des maisons. Et la nature sourit bienveillante au courage obstiné de ces bons travailleurs de la glèbe.

LEON BOCQUET